

Avant-propos

Maria BAGYAN

Université de Lausanne

Orcid: ooo9-ooo2-0105-2745

Arnaud BUCHS

Université de Lausanne

Orcid: oooo-oooo-7489-0155

Adrien PASCHOUD

Institut national des langues du Luxembourg

Orcid: ooo9-ooo4-3584-8148

Résumé: Croisant théorie littéraire et lectures concrètes, ce volume propose de cartographier quelques-uns des espaces ouverts par l'avènement de la figure du lecteur. Depuis l'annonce fracassante, par Roland Barthes, de la « mort de l'auteur » à la fin des années 1960, le lecteur et la lecture se sont en effet imposés comme des paradigmes incontournables des théories littéraires. Mais loin de mettre fin au mythe de l'Auteur, cette « naissance du lecteur » semble au contraire avoir permis une reconfiguration féconde de la figure même de l'écrivain, qui n'hésite plus désormais à inviter ses lecteurs et ses lectrices au cœur de l'univers fictionnel. Aussi lecteur, auteur et critique – sans qu'il soit d'ailleurs toujours possible de distinguer ces trois figures – ont-ils depuis plus d'un demi-siècle initié un dialogue passionnant dont se font l'écho les différentes contributions ici réunies.

Mots-clés: Barthes, lecture, lecteur, théorie de la littérature

Abstract: Intersecting literary theory and close readings, this volume aims to chart some of the spaces opened up by the emergence of the reader as a central figure. Since Roland Barthes's provocative proclamation of the "death of the author" in the late 1960s, the reader and the act of reading have become cornerstones of literary theory. Yet far from putting an end to the myth of the Author, this "birth of the reader" has instead enabled a fertile reconfiguration of the writer's figure—who now increasingly invites readers into the very heart of fictional worlds. Reader, author, and critic—roles that are sometimes indistinguishable—have thus, for over half a century, engaged in a compelling dialogue, reflected in the various contributions gathered in this volume.

Keywords: Barthes, reading, reader, literary theory

Dans un article retentissant de 1968, Roland Barthes proclame la mort de l'auteur et annonce, en parallèle, l'avènement d'un nouveau paradigme critique : « nous savons que, pour rendre à la littérature son avenir, il faut en renverser le mythe : la naissance du lecteur doit se payer de la mort de l'Auteur » (2002a : 45). Ce point de bascule intervient au terme d'une analyse qui, à partir d'un extrait de Balzac, vise en fait un double objectif : à travers le décès de l'auteur, c'est bien une certaine conception de la littérature qui est dénoncée – et par les auteurs eux-mêmes, depuis au moins Mallarmé et

sa « disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots » (Mallarmé 2003: 211). Mais en dénonçant une conception de la littérature centrée sur l'auteur, Barthes désire également faire table rase

de la prétention à « déchiffrer » le texte [...]. Donner un Auteur à un texte, c'est imposer à ce texte un cran d'arrêt, c'est le pourvoir d'un signifié dernier, c'est fermer l'écriture. Cette conception convient très bien à la critique, qui veut alors se donner pour tâche importante de découvrir l'Auteur (ou ses hypostases : la société, l'histoire, la psyché, la liberté) sous l'œuvre ; l'Auteur trouvé, le texte est « expliqué », la critique a vaincu ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, historiquement, le règne de l'Auteur ait été aussi celui du Critique, mais aussi à ce que la critique (fût-elle nouvelle) soit aujourd'hui ébranlée en même temps que l'Auteur (2002a: 44).

Aussi l'avènement du lecteur doit-il, d'une part, rendre la littérature à un avenir possible et, d'autre part, reconfigurer la critique : le dépassement de la notion d'« auteur » rend caduc le déchiffrement du texte, son « explication », au profit de ce que Barthes appellera ailleurs la « théorie de la lecture » (2002b: 171-173). Le lecteur est une figure qui, loin de se plier à une « intention » de l'auteur – évidemment illusoire –, donne littéralement vie à l'œuvre, inscrit celle-ci dans une temporalité et un espace, trace, pour ainsi dire, sa propre voie au sein du texte dont Barthes écrit qu'il est « fait d'écritures multiples, issues de plusieurs cultures et [entrant] les unes avec les autres en dialogue, en parodie, en contestation » (2002a: 45). Dans un article plus tardif, « Sur la lecture » (1984: 47), Barthes met en avant la figure du lecteur comme « sujet tout entier » au croisement de la psychanalyse et de la phénoménologie. Dans cette perspective, Barthes associe la lecture à une « traversée », puis, de manière plus étonnante, à une « hémorragie permanente » (47-48), contre toute tentation d'un déchiffrement univoque de l'œuvre.

Près d'un demi-siècle après l'annonce faite par Barthes, nous avons voulu faire le point, sans prétendre bien sûr à un bilan. Dans quelle mesure le lecteur et la lecture ont-ils trouvé leur place dans le champ critique ? Les nombreuses approches axées sur l'acte de lecture (école de Constance, théorie du sujet lecteur, approches sémiotique, polyphonique, sociologique, pragmatique, phénoménologique, intertextuelle, post-narratologique¹, etc.) ont-elles réellement transformé notre rapport à la littérature ? Ces approches, dans leur diversité, ont-elles fait l'économie de la figure de l'auteur et permis l'émergence de nouveaux concepts pour aborder la littérature ? Dans quelle mesure ont-elles aussi, par un effet de miroir, contribué à remodeler notre perception de l'auteur, notamment au travers de notions telles que les « sociabilités » mondaines (Chartier 1999), la « posture » (Meizoz 2007) et

¹ Voir notamment ce site consacré aux questions de réception : <https://etudes-reception.org/>.

les « scènes de lecture » (Volpilhac 2019) ? À ces approches se sont aujourd’hui ajoutés des questionnements qui revisitent la notion même de texte dans sa relation avec l’image visuelle, comme en témoignent certains travaux récents sur le roman de l’Ancien Régime (notamment Leplatre 2022). Ces travaux montrent que l’illustrateur se fait co-auteur, donnant alors à l’œuvre première – qui se voit pour ainsi dire dépossédée d’elle-même – une lecture seconde. L’illustrateur oriente dans tous les cas l’interprétation et la réception de l’œuvre, laissant le champ ouvert à des lectures plurielles.

Mais le renversement initié par Barthes a aussi eu un impact sur les auteurs eux-mêmes – car l’auteur ne cesse de renaître de ses cendres. Comment la littérature s’est-elle accaparé les différentes figures du lecteur ? Dans quelle mesure le lecteur, à qui certaines théories sont tentées de déléguer les pleins pouvoirs, a-t-il été récupéré par l’auteur, mis en scène dans le texte pour être ainsi « neutralisé » ? Face à la volonté d’ouvrir le texte, de lever toute forme de « cran d’arrêt », selon l’expression de Barthes, comment le texte peut-il – et le doit-il ? – contenir la montée en puissance du lecteur, qui fait de plus en plus entendre sa voix, parfois en communauté, notamment sur les réseaux sociaux (dont TikTok) et les plates-formes d’échange ? N’y a-t-il pas un risque, *in fine*, que le Lecteur se substitue à présent à l’Auteur, par un curieux renversement dont Pierre Bayard (2007) et Marc Escola (2021) ont exploré la richesse ? La relation entre l’auteur et le lecteur engage également la question de la traduction, comme l’illustre l’adage, déjà présent sous la plume de Du Bellay dans sa *Défense et illustration de la langue française* (1549), et sans cesse cité : « *traduttore, traditore* ». Comme on le sait bien, la traduction relève d’un dialogue avec le texte source, interprété différentiellement et pluralisé par le lectorat auquel elle s’adresse. L’idée d’une transposition sans heurts d’une langue à l’autre, d’une sphère culturelle à une autre, est dans ce cadre une pure vue de l’esprit. La traduction (ou les traductions) témoigne d’une manière toujours renouvelée d’interpréter une œuvre.

Trois axes se dégagent du présent volume, à la croisée de la théorie critique et des lectures concrètes.

La première série de contributions revient sur la dimension théorique de la lecture et du sujet lisant. Camille Bortier introduit la méthode du « post-possible », qu’elle positionne comme une approche relevant de la troisième génération de la critique créative, ancrée dans la poétique,

² Il s’agit notamment des blogs littéraires présents sur les réseaux sociaux comme YouTube (Booktube), TikTok (Booktok) et Instagram (Bookstagram), ainsi que des plateformes dédiées à la lecture et à l’écriture, telles que Wattpad et Goodreads pour le marché anglophone, ou leurs analogues francophones comme Babelio, Livraddict ou Booknode. Ces espaces numériques favorisent la création de communautés de lecteurs et influencent tant les choix de lecture que l’acte de lecture lui-même (Leveratto et Leontsini 2008, Szendy 2022, Parmentier 2023).

succédant à la théorie des textes initiée par Michel Charles et aux approches de la deuxième génération représentées notamment par Marc Escola et Sophie Rabau. Cette approche de la lecture allie une exploration créative et interventionniste avec un engagement sociétal: lors de la lecture, le lecteur investit des idées qui lui tiennent à cœur, adopte des postures et multiplie ainsi des possibles textuels. Ce faisant, Camille Bortier introduit des exemples de lectures engagées et nous propose d’appréhender un texte littéraire avant tout comme un objet langagier qui s’ancre dans l’identité de son lecteur, qu’il vient parfois déplacer, troubler, bouleverser ou simplement nuancer.

Partant de sa lecture du poème *Let Them Eat Chaos* de Kae Tempest, Antoine Paris nous invite de son côté à réfléchir à l’impact sensoriel et émotionnel que le texte peut avoir sur l’identité des lecteurs. Cette contribution nous transporte dans l’univers théorique de Stanley Fish et du texte envisagé en tant qu’objet dont l’existence se concrétise dans et par l’acte de lecture, ainsi que par l’effet qu’il produit. Pour concevoir l’expérience de lecture comme une activité subjective, mais analysable objectivement, tout en assumant la nature changeante du texte, qui est remodulé sous le regard de chaque nouveau lecteur, Antoine Paris se focalise sur la partie physiquement décelable de la psyché: les images, les sons et les voix, dont l’agencement permet une transformation identitaire de celui ou de celle qui lit, ou qui assiste à une lecture à haute voix de l’œuvre.

La contribution d’Imane Mouani propose enfin un regard critique sur les présupposés théoriques de la « non-lecture » prônée par Pierre Bayard dans *Comment parler des livres que l’on n’a pas lus?*. Se jouant de la distinction entre théorie et fiction, l’argumentation de Bayard passe de paradoxes en paradoxes et court ainsi le risque, selon Imane Mouani, de masquer cette évidence que toute « non-lecture » repose en fait toujours sur une lecture originelle. Et peut-être la force de la proposition de Bayard réside-t-elle alors – ultime paradoxe – dans sa prise en compte du lecteur réel, d’une part, et dans l’extrême porosité entre création et critique, d’autre part.

Le deuxième axe suggère que dès les années 1960, les auteurs ont déjà intégré la figure du lecteur dans leur démarche esthétique. Samia Gadhoumi se penche ainsi sur une dimension essentielle de l’œuvre de Georges Perros: sa correspondance. Perros scripteur est toujours en même temps lecteur de ses propres textes, critique de soi à travers l’écriture adressée à autrui, y compris lorsqu’il s’agit de rendre compte des textes des autres. Privilégiant la fragmentation à la linéarité, Perros prouve à sa manière que toute écriture, comme toute lecture d’autrui, est toujours une lecture de soi: c’est à partir de sa propre inscription dans une écriture, dans un langage, que Perros fait signe vers l’autre, illustrant par là combien toute écriture est inséparable d’une lecture préalable.

Dans cette même lignée, Iréna Wyss nous fait voyager à travers cinq univers littéraires francophones fort divers, mais dont les mises en scène de la lecture font écho les unes aux autres et interrogent notre rapport à la lecture. À travers ces mises en scène, le texte de fiction peut éblouir, garder un savoir presque sacré, mener à la redécouverte de soi ou à l'oubli et, tout à coup, inviter ses lecteurs à prendre la plume et à poursuivre la quête en écrivant, comme si lire ne suffisait plus. Les effets de la lecture s'étendent aussi, selon le constat d'Iréna Wyss, au corps: des postures que l'on prend en lisant sur un banc, installé dans un fauteuil, dans un bain, à la montagne ou dans un hôpital, lisant à quelqu'un à voix haute, lire influence la respiration et la condition physique, jusqu'à l'enivrement. Les lecteurs présentés dans cette contribution nous le prouvent: à chaque fois que la lecture a lieu, quelque chose bascule, en bien comme en mal. Ainsi, ces mises en scène de lecture, engagées dans un dialogue intertextuel, proposent des témoignages variés du pouvoir du livre à s'ancre dans la vie humaine.

Le troisième axe propose des lectures de textes plus contemporains. L'article de Chiara Falangola analyse le statut de la lecture dans *Terrasse à Rome* (2000) de Pascal Quignard. Cette contribution rappelle tout d'abord la fascination que la lecture exerce sur Quignard. Dans son ouvrage *Sur le Jadis (Dernier Royaume II)*, le romancier se livre à une rêverie étymologique: tourner une page (*pagina*), c'est matériellement et métaphoriquement parcourir un *pays*, c'est explorer des chemins de traverse, en lieu et place d'une itinéraire balisé. Composé de chapitres brefs, ponctués d'aphorismes, *Terrasse à Rome* invite ainsi le lecteur à un questionnement toujours renouvelé; il appelle également le lecteur à visiter d'autres œuvres par les liens intra-et intertextuels qu'il opère. Au sein de ces chapitres se déploient d'autres modes de lecture tournés vers les procédés de visualisation du récit: ainsi Chiara Falangola rappelle-t-elle le motif essentiel de l'*ekphrasis*, qui témoigne de la dimension réflexive du récit, aux côtés du *topos* des vanités.

Dans sa contribution, Paméla Baës aborde l'acte de lecture et la figure du lecteur dans l'univers romanesque d'Emmanuel Carrère. Elle relève l'attachement de l'auteur à l'inscription explicite du lecteur au sein du texte, une démarche qui rappelle en cela Diderot, Sterne ou, plus proche de Carrère, *Si une nuit d'hiver un voyageur* (1979) de Calvino. Il s'agit plus précisément, à la manière de *Jacques le fataliste* dont les échos sont palpables, de faire du lecteur une figure paradoxale: celui-ci est invité à participer *in situ* à la construction du récit, tout en étant bien évidemment dans l'impossibilité de le faire. C'est une manière d'attirer l'attention sur la dimension réflexive de l'œuvre: celle-ci se représente en train de se représenter, ce qui autorise une dimension éminemment ludique. D'aucuns reprocheront pourtant à Carrère, comme le souligne cette contribution, d'user et d'abuser du pouvoir de la fiction, en cherchant indûment à mêler l'écriture et son destinataire...

Au total, ces sept contributions montrent combien la lecture et le lecteur ont façonné le paysage littéraire en profondeur, ouvrant ainsi l'écriture à de nouvelles perspectives. À travers la francophonie, de l'essai au roman, en passant par la correspondance et la poésie, le lecteur – qu'il s'agisse du lecteur réel ou du lecteur construit par le récit – irradie depuis plus d'un demi-siècle le texte de sa présence. Barthes avait donc raison sur au moins un point, essentiel : la lecture est bien l'avenir de la littérature. Dans cette optique, on l'a dit, le texte littéraire n'est plus gouverné par une instance souveraine à laquelle le lecteur devrait être inféodé : il constitue bien au contraire un espace d'une remarquable richesse au sein duquel ses composantes sont assemblées, défaites, transformées... Le lecteur soumet l'œuvre aux préoccupations – esthétiques, philosophiques, éthiques, politiques – qui sont les siennes et qui se rejouent à chaque nouvelle lecture.

Bibliographie

- Barthes, Roland, « Sur la lecture », dans *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984, pp. 37-48.
- . « La mort de l'auteur » [1968], dans *Oeuvres complètes III (1968-1971)*, Paris, Seuil, 2002a, pp. 40-46.
- . « Pour une théorie de la lecture » [1972], dans *Oeuvres III*, Paris, Seuil, 2002b, pp. 171-173.
- Bayard, Pierre, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus?*, Paris, Minuit, 2007.
- Chartier, Roger, « Richardson, Diderot et la lecture impatiente », *Modern Language Notes*, 114, 1999, pp. 647-666.
- « Comment sont reçues les œuvres ? », *Études réception*, <https://etudes-reception.org/> (consulté le 15 mai 2025).
- Du Bellay, Joachim, *La deffence, et illustration de la langue françoysse* [1549], éd. Jean-Charles Monferran, Genève, Droz, 2001.
- Escola, Marc, *Le Misanthrope corrigé. Critique et création*, Paris, Hermann, 2021.
- Leplatre, Olivier (dir.), « Illustrer le livre sous l'Ancien Régime », *Littératures classiques*, 107, 2022.
- Leveratto, Jean-Marc et Mary Leontsini, *Internet et la sociabilité littéraire*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2008.
- Mallarmé, Stéphane, « Crise de vers », dans *Oeuvres complètes II*, Paris, Gallimard, 2003, pp. 204-213.
- Meizoz, Jérôme, *Postures littéraires. Mises en scènes modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, 2007.

- Parmentier, Stéphanie, « Les réseaux sociaux: le nouvel écrin des bibliothèques personnelles », *La Revue de la BNU, Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg*, 28, 2023, pp. 86-95.
- Piégay-Gros, Nathalie, *Le Lecteur*, Paris, Flammarion, 2014.
- Szendy, Peter, *Pouvoirs de la lecture. De Platon au livre électronique*, Paris, La Découverte, 2022.
- Volpilhac, Aude (éd.), *Scènes de lecture de Saint-Augustin à Proust*, Paris, Gallimard, 2019.

